

\* Service d'Education Spécialisée  
et de Soins à Domicile.

*En septembre 1992, nous avons accueilli au S.E.S.S.D.\* de Clermont-Ferrand, Marie, une petite fille I.M.C. alors âgée d'à peine 5 ans, scolarisée en classe maternelle spécialisée. Elle est la deuxième d'une fratrie de trois filles. Elle se déplace en fauteuil électrique et ne possède quasiment pas de langage articulé.*

*Par contre, sa communication non verbale est très riche. Spontanément, elle cherche à établir des relations avec des enfants et les adultes qui l'entourent. Nous la sentions en demande de communication et très vite, nous avons eu envie de lui proposer un moyen d'expression non verbal plus riche que son langage originel. Il nous semblait qu'elle avait beaucoup de choses à exprimer qu'elle ne pouvait dire.*

*Nous avons pensé à un code iconographique, mais nous n'avons jamais été confrontés à ce type de travail. Notre démarche a donc été assez empirique.*

*Parallèlement, la psychologue nous a invités à réfléchir aux implications inhérentes à cette situation d'absence de parole : quel sens cela avait-il pour les personnes qui avaient des relations avec Marie de ne pouvoir échanger avec elle verbalement ? La frustration exprimée par les uns et les autres était-elle sans ambivalence ? "Les bénéfiques secondaires" à cette absence de langage oral existaient-ils, étaient-ils évocables ? Quelles pouvaient être les répercussions de ces éléments dans la mise en place de ce projet ?*

# PREMIÈRE EXPÉRIENCE D'INTRODUCTION DU CODE COMMUN-I-MAGE AUPRÈS D'UNE ENFANT I.M.C.

Thérèse JOURDAN  
orthophoniste

Equipe S.S.E.S.D.  
37, rue de Gornel  
63100 CLERMONT-FERRAND

par Thérèse JOURDAN et Coll.

**Mots-clés :** I.M.C. - Systèmes de communication augmentatifs - Mutisme - Rééducation - Enfant - Développement - Pluridisciplinarité - Langage.

## Choix du code

Parmi les codes dont nous avons pris connaissance, nous avons retenu le "Commun-I-Mage" parce que c'est celui qui nous paraissait le plus facile d'accès pour Marie, étant donné son niveau de compréhension et ses problèmes d'acuité visuelle\*.

## Objectif

Notre objectif était de donner à Marie un outil de communication, de lui permettre de se l'approprier, de l'utiliser spontanément et avec le plus d'interlocuteurs possibles, d'exprimer des choses qu'elle n'avait jamais pu dire. Nous souhaitons que ce code soit reconnu et investi par tous.

Réflexion des animateurs de la  
table ronde :

\*Le choix du code Commun-I-Mage  
s'est-il effectué par un souci de réel-  
le facilitation ou d'esthétique ?  
La compréhension varie bien sûr d'un  
pictogramme à un autre, et on peut  
se permettre en fonction de cela,  
d'emprunter des pictogrammes dans  
d'autres codes...

## Démarche

Nous avons commencé par proposer à Marie un classeur contenant les photos (sa famille, ses copains, les personnes qui s'occupaient d'elle, les activités de la classe) et quelques pictogrammes ou dessins représentant ses besoins matériels immédiats (toilettes, fauteuil, manger...). C'est au travers de ces représentations très figuratives, puisqu'essentiellement photographiques, que Marie a compris qu'elle pouvait nous transmettre un message en désignant.

## I. Support et forme du code

Nous avons choisi comme support un classeur de feuillets en plastique que nous avons coupé dans la hauteur pour ramener les pages à un format 21 x 21. Nous avons cartonné les feuilles afin que Marie les tourne plus facilement. Nous avons colorié et agrandi les pictogrammes (7 x 7 cm) pour en faciliter la perception et la désignation. Les pictogrammes sont sur des fonds de couleurs différentes selon la nature du mot représenté (personnes, autres substantifs, verbes, adjectifs...).

Dans le classeur, les pictogrammes sont regroupés par thèmes (ex. : états et sensations, nourriture, jeux et loisirs, actions...). Nous pallions l'absence de certains pictogrammes en dessinant nous-mêmes ou en photocopiant dans un imagier.

## II. Introduction des pictogrammes

Situations d'introduction : les pictogrammes ont été introduits quelques rares fois en situation de vécu direct mais le plus souvent ils le sont en séance d'orthophonie ou dans le cadre d'un petit "groupe de langage" que nous avons mis en place avec l'institutrice, avec 4 enfants dont 3 non-parlants.

Nous n'avons pas établi de progression systématique dans l'introduction des pictogrammes, si ce n'est qu'au début nous avons proposé à Marie des pictogrammes concrets représentant les objets qui l'entourent et qu'elle pouvait être amenée à demander (crayon, pâte à modeler, poupée, gâteau, etc...). Le lien entre l'objet réel et la représentation était facile à faire.

Passé ce stade, nous avons introduit les pictogrammes au gré des besoins, quand un manque apparaissait. Que Marie soit à l'origine de notre échange ou que ce soit moi qui lui pose une question, il arrive souvent que Marie ne parvienne pas à s'exprimer avec les pictogrammes dont elle dispose. Nous essayons d'éclaircir son message par des questions. Quand nous avons compris, nous lui reformulons le message avec les pictogrammes en introduisant les nouveaux. Nous lui présentons alors plus précisément le nouveau pictogramme, nous nous assurons qu'elle l'a bien identifié et, si nécessaire, nous expliquons plus précisément la représentation graphique, nous faisons le lien avec le fait dont on parle (ex : tu vois le bonhomme tombe dans l'escalier comme toi tu es tombée de ta chaise) et avec d'autres situations où apparaît la même notion (avec des images, des photos, un mime...).

Nous plaçons alors le nouveau pictogramme dans son classeur pour qu'elle l'ait à sa disposition.

## III. Mode de renforcement pour l'intégration des pictogrammes

### 1) Travail systématique en séance d'orthophonie :

Nous sélectionnons un thème correspondant à 1 ou 2 pages du code et Marie doit désigner les pictogrammes

\*soit sur consigne directe, la question étant formulée pour faire référence à une situation potentielle de communication. Ex. : "Qu'est-ce que tu montrerais pour dire que tu as mal à la tête ?"

\*soit pour décrire des photos, des images ou un mime que je lui propose.

\*ou encore, dans le cadre d'un jeu de loto ou jeu de Kim pour remplacer la phrase de verbalisation habituelle. Nous essayons également de proposer à Marie des exercices visant la mémorisation de la place des thèmes dans le classeur et l'emplacement des pictogrammes sur une page donnée mais ces activités, même ludiques, sont difficiles pour Marie et elle devient vite opposante\*

### 2) En situation de communication :

L'adulte reformule verbalement, et avec tous les pictogrammes nécessaires, les mes-

\*Réflexion des organisateurs : Ce type d'exercice a-t-il été proposé au vu de l'échec aux exercices précédents ? Sinon, en quoi est-il utile ?

sages, souvent incomplets, de Marie.

D'autre part, nous essayons, quand nous discutons avec Marie à l'aide du code de "doubler" notre propre message verbal de la désignation des pictogrammes correspondants. En plus du renforcement de la compréhension des pictogrammes, nous avons alors pour objectif de fournir à Marie un modèle pertinent de communication avec le code.

### **Évolution des messages**

Au début Marie montrait souvent son classeur aux adultes qu'elle croisait, en tournant les pages comme on montrerait un album de photos, mais sans qu'on y perçoive une intention de communication. Toutefois, parallèlement, elle nous montrait sa compréhension du principe de désignation pour communiquer en utilisant le picto "toilettes", même abusivement quand elle avait envie de sortir de classe ou de rééducation.

Pendant plusieurs mois, Marie n'a produit que l'équivalent de mots-phrases en ne désignant chaque fois qu'un pictogramme. Il a fallu plusieurs mois pour que Marie commence à associer d'abord une photo de personne et un pictogramme. Ce n'est qu'après un an d'utilisation que Marie a été capable d'associer 3 ou 4 photos ou picto sans que l'interlocuteur ait besoin d'intervenir pour demander des précisions sur le message. En plus, tant qu'ils ne permettaient d'exprimer des besoins immédiats, ils étaient peu utilisés, Marie privilégiant d'autres moyens de les exprimer (surtout la désignation directe).

Avec l'élargissement du vocabulaire, Marie a beaucoup plus utilisé le code spontanément en particulier pour évoquer des événements, faits ou activités qu'elle avait vécus. Elle a également progressé dans la compréhension des pictos : les substantifs, dans l'ensemble, ont toujours été compris d'emblée, les actions ont nécessité plus d'explications et d'exercices de renforcement mais ont été assez vite maîtrisées. Par contre, les pictos nécessitant une généralisation à d'autres situations que celle représentée, n'étaient pas perçus comme signifiants du concept représenté indépendamment du contexte (ex : aider, tomber, avoir mal...) il a fallu beaucoup de temps et de mise en relation variées pour que Marie parvienne à généraliser le concept.

Il a fallu également de longs mois pour que Marie comprenne les pictogrammes représentant des sensations ou sentiments (fâché, content, avoir peur...). Encore maintenant, elle les utilise peu. Par ailleurs, Marie n'a pas encore accès aux pictogrammes représentant les adverbes et les prépositions.

### **Modes et situations d'utilisation**

La façon dont Marie a évolué dans l'utilisation du code est liée à ses progrès dans la compréhension et la "technique d'utilisation", à son investissement de ce mode de communication mais aussi beaucoup à la place et au statut que les différents adultes autour d'elle ont donné à ce code. Dans les différentes situations d'utilisation, on peut noter des **comportements assez constants** :

**Spontanément**, Marie utilise le code essentiellement pour raconter ce qu'elle a vécu. L'expression de ses désirs et de ses sentiments ne passe pas par le code sauf si on l'incite à l'utiliser.

Depuis mars 94, elle ne se laisse plus distraire par les autres pictogrammes quand elle raconte quelque chose, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Elle ne l'utilise qu'avec les adultes et passe par leur intermédiaire pour parler à un autre enfant. D'ailleurs, elle ne demande son code spontanément qu'en relation individuelle avec l'adulte (rééducation, à la maison, dans les couloirs). En situation de groupe (activités éducatives, classe) elle s'exprime plus avec son langage originel et il faut lui proposer l'utilisation du code.

**En famille**, Marie utilise son code pour demander ce dont elle a besoin quand elle ne peut pas se déplacer et beaucoup pour raconter ce qu'elle a fait à l'école. Au début, les parents étaient sceptiques sur l'utilité d'un tel outil dans la mesure où Marie pouvait, avec son fauteuil électrique, aller montrer ce qu'elle voulait. Par la suite, ils ont accueilli avec satisfaction les progrès de Marie et ils apprécient qu'elle leur raconte ce qu'elle vit à l'extérieur. Ils n'expriment pas d'attentes particulières par rapport à l'utilisation que Marie pourrait faire de son code dans l'avenir.

Dans les situations où **les gens de l'équipe** sont à l'écoute de Marie, l'aspect positif de ce code est vraiment ressenti. Par contre, dans les situations scolaires ou éducatives, où les adultes attendent de Marie qu'elle se serve de son code pour verbaliser un vécu

ou dans une activité pédagogique, ils se heurtent aux limites liées au code, telles que le manque de vocabulaire, la difficulté matérielle de l'utiliser dans certaines situations (mains occupées, voiture...), la lenteur de la communication, une compréhension partielle. Il en naît un certain sentiment de frustration.

Sur ce sujet, la **psychologue** du service nous invite à poursuivre notre **réflexion** : après quelques temps d'utilisation les questions qui se posaient à l'ensemble des personnes impliquées, étaient non formulées explicitement mais leurs effets très actifs étaient manifestes. La psychologue semblait entendre : A quoi sert de parler ? Pour dire quoi ? Exprimer des besoins ? des sentiments, des émotions ? Faire preuve de son intelligence ? "Réussir" à l'école ? Évoquer l'absent, le passé ? Raconter sa journée ?

En fonction de la position de chacun face à ces interrogations (et d'autres...), l'utilisation du code était déterminée et suggérée (voire, imposée) à Marie. Mais la parole n'est-ce pas tout simplement (!) ce grâce à quoi le sujet peut advenir, l'essence même de ce qui nous rend humain, sujet de désirs, sujet de relations, sujet au monde ?

Et sous cet angle, n'est-ce pas tout simplement (!) un droit pour tout sujet et un devoir pour tout soignant : de donner aux personnes qui n'ont pas ou plus les moyens de la prendre, la parole qu'ils n'ont pas ?

Cette dimension de notre réflexion si difficile à élaborer est, et restera, insidieusement active si nous ne nous donnons pas les moyens d'analyser et de prendre en compte la multiplicité et la complexité des enjeux en cause. Et pour Marie, qu'en est-il ? Si cela reste pour l'heure relativement énigmatique et non verbalisé, nous ne devons en aucun cas cesser de donner les moyens de garder cette question ouverte et présente !